



## Le point sur nos projets du 150<sup>e</sup>

Au terme de cette année 2014, la Commission du 150<sup>e</sup> a le plaisir de vous apporter quelques nouvelles des projets en route.

- Le programme de la soirée d'anniversaire du 31 octobre 2015 à la salle communale de Plainpalais se concrétise toujours plus. Après examen des différents traiteurs consultés, le choix s'est porté sur Party Service de la Migros. Les animations de la soirée doivent encore être affinées. Dans ce cadre, nous sommes notamment à la recherche de vêtements et de matériels «historiques» pour le défilé de mode en préparation..
- L'expédition au Zanskar est entrée dans sa phase de réalisation. Plus de vingt-cinq membres se sont inscrits et la possibilité de s'inscrire est toujours ouverte pour les candidats encore indécis. Une première rencontre entre participants et nos guides s'est tenue le 29 octobre pour faire connaissance, évaluer les diverses expériences de chacun et pour ébaucher un complément de formation technique selon les besoins. Nous nous réjouissons de la motivation de tous, en particulier des chefs de courses, ainsi que de l'encadrement professionnel de nos guides.
- Le réaménagement du local est acquis de la part du propriétaire et de la régie. Les travaux de rafraîchissement de la montée d'escalier, des sanitaires et de la cuisine devraient commencer dès la mi-décembre. La réalisation du bloc de grimpe approuvée lors de l'assemblée générale de septembre est en bonne voie. L'objectif étant que notre local soit prêt pour les premières manifestations du 150<sup>e</sup> début février prochain au plus tard.
- Le site internet a été efficacement amélioré et nos informaticiens poursuivent sa restructuration, avec de nouveaux onglets, une information plus complète et une meilleure attractivité générale.
- Matériels et produits dérivés: les t-shirts et autres gadgets sont en commande.
- Les recherches de notre historien sur la Section ont débouché sur une série d'articles qui seront publiés chaque mois dans nos bulletins dès 2015.
- Le projet de film sur l'expédition au Zanskar, combiné avec un montage sur l'initiation à l'alpinisme et un rappel de l'histoire de la Section, est quant à lui encore à l'étude.
- Le projet «Cur-yeux» est actif. Il est reflété par les photos et commentaires exposés sur les présentoirs au local. La version internet va suivre
- Le programme des courses et des activités culturelles pour 2015 comportera des sorties, conférences et rallyes «mobilités douces» axés sur la célébration du 150<sup>e</sup>.
- Une équipe s'est attelée à la préparation de dossiers pour les sponsors ainsi que dans la recherche de contacts avec les organismes de parrainage et fournisseurs de matériel.

Les tâches de la commission du 150<sup>e</sup> avancent, mais bien des interventions sont encore sur le métier. Nous nous réjouissons de vous présenter, dans un prochain bulletin, de nouveaux éléments et détails de nos manifestations pour 2015.

La Commission du 150<sup>e</sup>

## Projet « Histoire » « À la Section Genevoise, il y a 150 ans »



Sous ce titre générique, le Bulletin publiera chaque mois, dès janvier 2015, une série d'éclairages historiques. Le but n'est pas de proposer une histoire de la Section Genevoise, tâche ambitieuse, qui reste à réaliser. Les archives de la Section, déposées aux Archives de la Ville de Genève, contiennent, en effet, pas moins de 16 mètres linéaires de documents !

Ce que nous vous proposons est beaucoup plus modeste. À travers 12 épisodes choisis, nous cherchons simplement à faire revivre les premières années de «La Genevoise». Les attentes de nos prédécesseurs, l'étrangeté souvent de leur manière de vivre la montagne, ne relèvent pas seulement des anecdotes plaisantes. Beaucoup plus, ce sont nos racines de montagnards et la mémoire de la Section Genevoise qu'il nous est donné de faire revivre aujourd'hui.

1. **Les Alpes de Genève**
2. **La fondation de la Section**
3. **Le général Dufour, membre fondateur**
4. **Une approche élitaire et intellectuelle de la montagne**
5. **Autour du Salève**
6. **Comment, les excursions d'hier ?**
7. **Comment les ascensions ?**
8. **Dans les Alpes avec le Club**
9. **Protéger la nature et le paysage**
10. **La Section se met au ski**
11. **La montagne, une affaire d'hommes**
12. **La Section se met en scène**

*Une série de 12 articles illustrés,  
rédigés par François et Anne-Marie Walter.*

*Par ailleurs, les auteurs présenteront leur travail lors d'une conférence  
publique en février 2015, presque 150 ans, jour pour jour,  
après la fondation de la Section Genevoise, le 21 février 1865.*

*Enfin, plusieurs sorties proposées par nos chefs de courses permettront  
de visualiser certains des lieux de mémoire qui racontent l'histoire de la Section.*



## **Notre Section fête son 150<sup>e</sup> anniversaire**

Nous voici en 2015, l'année du 150<sup>e</sup> anniversaire de notre Section. Cet événement est reflété par la couverture flamboyante de notre bulletin, mais encore et surtout par les manifestations programmées pour cette année : conférences sur les événements de notre histoire dès février, courses spécifiques du 150<sup>e</sup> tout au long de l'année, expédition au Zanskar en juillet, soirée de gala le 31 octobre. Ces manifestations se mettent en place et vous trouverez dans ces pages les premières annonces à ce sujet.

Un petit bémol dans ces réjouissances. Les travaux annoncés pour la réfection de notre local ont été retardés. Prévus initialement pour décembre, ils ont dû être repoussés à janvier 2015. Ils provoqueront des perturbations importantes dans l'utilisation du local. L'entrée côté rue du Vieux-Billard et la montée d'escalier et surtout la cuisine, seront en chantier pour la durée du mois de janvier. Il ne sera donc pas possible d'y préparer des repas durant les travaux et ni, partiellement en tout cas, d'utiliser la salle pour tenir nos séances.

Nous vous remercions pour votre compréhension durant cette période de perturbations.

Dès le mois février, nous devrions pouvoir reprendre nos activités normales et notamment tenir nos premières manifestations officielles attendues pour célébrer, comme il se doit, l'anniversaire de la constitution de notre Section le 21 février 1865.

Toute l'équipe de la Commission du 150<sup>e</sup> vous souhaite une année d'anniversaire qui vous réjouira et qui restera dans vos meilleurs souvenirs.

*La Commission du 150<sup>e</sup>*

## **LE MOT DU PRESIDENT**

### **Les vœux du président**

2015. Ça y est, on y est arrivé !

Tout d'abord, je souhaite à toutes et tous une année 2015 jalonnées de randonnées (A, B, C et T3, T4...) et d'ascensions (F, PD, AD...) accomplies dans le bonheur, la joie, le partage et la découverte. Mes vœux s'adressent aussi à vos familles et à vos proches.

Quand je dis «découverte», je pense non seulement à de nouveaux sommets ou à de nouvelles contrées, mais aussi à la rencontre avec de nouvelles personnes. Découvrons-nous, élargissons nos cercles et offrons de la place aux autres, surtout s'ils sont différents. Osons découvrir toute la diversité des femmes et des hommes qui constituent notre club, ainsi que la complémentarité des disciplines sportives qu'ils ou elles pratiquent.

Cette extraordinaire complémentarité fait d'ailleurs du CAS l'une des plus importantes associations sportives de Suisse puisque le CAS (140'000 membres) arrive au quatrième rang après le foot, la gym et le tennis. Et cela sans Shaqiri, Federer, ni Coupe Davis...

En 2015, notre Section va compter 2400 membres – un nombre qui sera probablement largement dépassé en fin d'année. Elle fête aussi 150 années d'existence. Ces chiffres constituent indéniablement un indicateur d'une santé resplendissante.

Notre club est riche d'une longue histoire. La tradition alpine fait partie de l'image même de la Suisse, que ce soit au travers de ses paysages ou au travers de celles et ceux qui y vivent ou qui n'ont cessé de l'explorer. Ainsi, au fil du temps, le CAS est devenu responsable – avec d'autres ONG – de la protection des Alpes, un des derniers espaces de liberté du pays. Ne l'oublions pas lorsque nous prenons plaisir à parcourir cet espace, et gardons en tête de rester les Ambassadrices et les Ambassadeurs d'un usage respectueux et durable d'un «terrain de jeux» exceptionnel que nous aimons découvrir et faire découvrir.

Mes vœux les plus chers pour notre 150<sup>e</sup> anniversaire ? Qu'il nous procure d'intenses moments de plaisir partagés entre nous et avec des personnes extérieures à notre club, qu'il nous amène aussi à mieux comprendre les envies et les besoins respectifs de chacune et de chacun, et finalement qu'un esprit 150<sup>e</sup> réunisse tous les membres quelle que soit la ou les disciplines sportives qu'il ou elle pratique.

Que ce soit au Comité, dans les Commissions, dans les Groupes ou parmi les membres, nous œuvrons tous bénévolement et nous donnons sans compter de notre temps pour le meilleur de notre club. Tous, nous pouvons en être fiers.

En cette année anniversaire nous aurons toutefois encore besoin de votre participation dans la réalisation de certains projets. Chaque contribution est la bienvenue. Mais ne tardez pas à vous annoncer, une année est si vite passée...

2015. 150 ans. Que la fête soit belle !

Je souhaite longue vie à la Section Genevoise du CAS.

*Quentin Deville, votre président*

Le territoire genevois est ceinturé par les montagnes de Savoie et le Jura français alors que son point le plus haut dépasse à peine 500 m d'altitude. Paradoxalement, sans posséder le moindre sommet, Genève s'est pourtant trouvée à l'avant-garde du mouvement d'intérêt pour la montagne. Les voyages à proximité des glaciers puis les premières ascensions ont passionné les savants préoccupés de mieux comprendre la formation de la terre. C'était l'objectif des expéditions d'Horace-Bénédict de Saussure, connu pour avoir gravi le Mont-Blanc en 1787 (une année après la «première»), ou de celles du naturaliste Jean-André Deluc qui considérait, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, les Alpes comme un vaste laboratoire. Par ailleurs, le regard que nous portons aujourd'hui encore sur le paysage a été façonné par les artistes de l'École genevoise qui, durant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, à l'instar des peintres François Diday ou Alexandre Calame ont donné au spectacle romantique des forces de la nature ce caractère sublime et pittoresque qui nous touche à chacune de nos courses.

Le Salève, qui n'a pratiquement jamais fait partie du territoire contrôlé par la ville, est encore plus intimement lié à la vie genevoise. De passage en 1837, Stendhal n'y voyait qu'un «rocher pelé», un «vilain rocher» qu'il aurait désiré «faire sauter»! Cette montagne sarde figure pourtant parmi les hauts lieux de l'identité nationale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, «aller à la montagne» signifiait monter au Salève. Henri-Albert Gosse, un pharmacien de Genève, un temps associé avec un certain monsieur Schweppe pour la fabrication d'eaux minérales, avait acquis le domaine de Mornex. Il s'y était fait construire un ermitage (aujourd'hui disparu) sur une colline sans nom qui deviendra ensuite le Mont-Gosse. Cette retraite champêtre est baptisée «Mon bonheur» et correspond à l'engouement des élites du siècle des Lumières pour les parcs paysagers où la végétation, soigneusement composée d'arbres choisis, est parsemée de constructions diverses, censées porter à la méditation philosophique sur le destin des hommes, la vie et la mort. Gosse complète son aménagement en 1812 par un «temple de la Nature» à huit pilastres. Au centre du petit sanctuaire trônait un buste du célèbre naturaliste suédois Carl von Linné, entouré de ceux de H.-B. de Saussure, de Charles Bonnet (autre naturaliste et philosophe genevois), d'Albrecht de Haller – savant polygraphe bernois dont le poème *Die Alpen* en 1729 a joué un rôle initiatique – et bien sûr de Rousseau, génie tutélaire du regard sur la Nature.

Cette petite construction rappelle un édifice similaire, voulu en 1795 par Marc Théodore Bourrit, le *Temple de la Nature* placé au Montenvers, au-dessus de la Mer de Glace. On sait que ce dessinateur genevois avait accompagné H.-B. de Saussure



Le Temple de la Nature au Montenvers.  
Dessin de M.-Th. Bourrit (1803)

## 1. Les Alpes de Genève



Le Temple de la Nature au Mont-Gosse  
(Photographies de Jacques Auroy)



dans ses explorations et ensuite illustré le récit des *Voyages dans les Alpes*. Au fond, par l'inscription dans le paysage de ces deux édifices se manifeste symboliquement une sorte d'annexion de la montagne par les savants et artistes genevois, du Salève au Mont-Blanc. Les deux temples délimitent un nouveau terrain d'expérience ou de jeu, celui que vont arpenter plus tard les membres du Club alpin.

Mais revenons à Henri-Albert Gosse. En octobre 1815, il préside à la fondation de la Société helvétique des sciences naturelles. Une trentaine de savants venus de tous les cantons l'entourent dans le temple de Mornex. Il officie, comme il le rapporte lui-même, dans un «costume d'ermite», probablement un vêtement ample de style orientalisant, à l'imitation de Rousseau vêtu de son célèbre manteau arménien, un caftan bordé de fourrure. Dans une sorte de prière initiatique, il souhaite que tous les membres de la nouvelle association soient «électrisés par les lumières» répandues par les grands hommes représentés en effigie. La Nature les réunit tous pour des travaux scientifiques qui doivent être «utiles à notre commune patrie». «Patriae et Naturae», «Pour la Patrie et la Nature», telle est la devise. L'assemblée entonne ensuite un chant en l'honneur de la Suisse puis tout ce petit monde retourne à Genève pour entendre des exposés scientifiques, dont l'un de Gosse sur les blocs erratiques.

Cet épisode a une portée plus qu'anecdotique. D'abord, il faut souligner le paradoxe du rapport à la montagne de protagonistes qui sont avant tout des urbains. Ensuite le fait que les Alpes du décor, célébrées au travers d'accents patriotiques, ne sont pas genevoises mais appartiennent alors au royaume de Sardaigne! Le tout mêlé de convivialité et de sociabilité, comme dans de très nombreuses autres associations à l'échelle du pays. C'est pour partager un idéal national helvétique qu'a été fondée la Société des sciences naturelles, dans un contexte très politique, celui du rattachement de Genève à la Confédération, celui de l'affirmation d'une identité suisse dans une Europe où se profilent les nationalités après la chute de l'Empire napoléonien. Enfin, l'objectif scientifique prédomine. Les montagnes demeurent une énigme: elles sont très mal connues; on ne dispose pas encore de relevés topographiques; à part quelques pionniers, personne n'a eu l'idée de les parcourir systématiquement ni de gravir leurs sommets. C'est donc avec passion que les Genevois lettrés vont suivre les découvertes sur le mouvement des glaciers, le changement climatique, les vestiges géologiques et les trouvailles minéralogiques qui sont autant d'indices des bouleversements vécus par la Terre. Plusieurs traits que nous retrouverons cinquante ans plus tard lors des débuts de la Section genevoise du CAS.

F. + A.-M. Walter

«*Ensuite d'une invitation adressée à quelques amis des Alpes et des courses de montagne, les engageant à se réunir et à fonder à Genève une section du Club alpin Suisse...*».

C'est ainsi que commence le procès-verbal qui rend compte sobriement de la séance de fondation du 21 février 1865, à la rue de la Cité, dans la maison du négociant C.-M. Briquet. Genève, y lit-on encore, qui avait donné «*la première impulsion aux courses aux glaciers par les travaux des Deluc et De Saussure ne doit pas rester en arrière*». En effet, cela fait déjà près de deux ans que le Club Alpin Suisse a démarré à Olten.

Une telle référence à la science genevoise avait d'ailleurs inspiré l'allocution du premier président central, le zurichois R. T. Simler: «*Depuis longtemps déjà, s'exclamait-il lors de la première assemblée générale en 1863, les Suisses s'efforcent, à la lumière de la science, d'éclairer les régions si longtemps inconnues des neiges éternelles*». Et d'ajouter que H.-B. de Saussure a été le premier à rompre «*la glace de l'ignorance*» qui «*régnait à cet égard d'une manière incroyable dans presque tous les esprits*».

Si aucun Genevois n'a participé à la première séance constitutive du C.A.S., à Olten en avril 1863, on en compte six lors de la première assemblée générale à Glaris, en août de la même année: le pasteur de Vandoeuvres O. Bourrit, le graveur J.-A. Chomel, un militaire de carrière A. Kündig, le topographe J.-G. Steinmann ainsi que deux initiateurs de notre Section, le professeur Alphonse Favre et le dentiste François Thioly.

Ce dernier a joué un rôle décisif. Ascensionniste intrépide, il avait escaladé la Jungfrau en 1862. Nous reparlerons dans un de nos prochains articles de cette course qu'il qualifie d'«*ascension la plus pénible que j'ai jamais exécutée*». Thioly effectuera aussi, en 1868, la 8<sup>e</sup> ascension du Cervin. À l'en croire, ce fut au moment où le Comité central lui a conseillé de s'inscrire dans une section existante



## 2. La fondation de la Section

tante que son «*cœur se souleva d'indignation*», comme si Genève ne comptait «*aucun admirateur de nos Alpes*». C'est pourquoi il prend l'initiative de réunir des personnes qu'il estime «*n'être pas complètement insensibles aux beautés de nos Alpes*» en février 1865. Notre section est ainsi la neuvième, fondée à l'appel du Comité central, mais très vite l'une des plus nombreuses.



### Les premiers présidents de la Section Genevoise

(de haut en bas et de gauche à droite)

Le général **Guillaume-Henri Dufour** (président honoraire dès 1865); **Alphonse Favre**, professeur (président en 1866); **François Thioly**, chirurgien-dentiste (premier président en 1865); **Charles Long**, négociant (président en 1867); **Charles-Moïse Briquet**, négociant (président en 1868); **Michel Chauvet**, conseiller d'État (président en 1869).

(Photos de Jacques Auroy)

### Les 14 pères fondateurs

**John Bosson** (1844-1918), négociant et banquier.

**François Bret** (1818-1883), pasteur, membre du Consistoire, chapelain de la prison et du collège, aumônier militaire.

**Charles-Moïse Briquet** (1839-1918), négociant en papier, conseiller municipal à Genève, spécialiste des filigranes et, à ce titre, docteur honoris causa de l'Université de Genève.

**Michel Chauvet** (1823-1991), banquier, homme politique, conseiller d'État de 1867 à 1881 (notamment au Département des finances), collectionneur de pièces de théâtre, premier trésorier de la Section.

**Guillaume-Henri Dufour** (1787-1875), officier dans l'armée française puis chef d'état-major général de l'armée fédérale, directeur des travaux de triangulation pour la première carte topographique. Commandant des troupes fédérales pendant la guerre du Sonderbund avec le titre de général. Conseiller national puis conseiller aux États.

**Victor Fatio** (1838-1906), zoologiste, docteur de l'Université de Berlin.

**Alphonse Favre** (1815-1890), professeur de géologie à l'Académie de Genève, l'un des promoteurs de la carte géologique de la Suisse, connaisseur des glaciers et actif à la protection des blocs erratiques. Son nom a été donné à une pointe du massif des Aiguilles Rouges.

**Albert Freundler** (1826-1886), pasteur à Annecy, directeur du Comité genevois pour l'éducation de l'enfance abandonnée, président central du C.A.S. (première présidence suisse romande) en 1876-1878.

**William Kündig** (1833-1908), libraire et futur imprimeur de la revue L'Écho des Alpes.

**Charles Long**, négociant, né à Milan.

**Louis Maquelin**, négociant, premier bibliothécaire de la Section.

**Louis Piachaud** (1824-1890), médecin, chirurgien en chef de l'Hôpital cantonal, premier vice-président de la Section.

**François Thioly**, chirurgien-dentiste, premier président de la Section.  
**Ami Wistaz**, négociant.

Pourquoi avoir tardé? Pourquoi Genève s'est-elle décidée à suivre le mouvement après Berne, Glaris, Bâle ou Lausanne (Section des Diablerets)? Les pères fondateurs ont trouvé des excuses et elles figurent dans les premières publications de la Section. D'abord l'attentisme, car on aurait craint à Genève que le C.A.S. ne mette à l'adhésion des conditions aussi sévères que celles de l'*Alpine-Club* britannique, fondé en 1857, le modèle pour les clubs du continent (le premier d'entre eux étant l'*Österreichischer Alpenverein* dès 1862). À Londres, on exige des «*preuves d'alpinisme*», notamment d'avoir gravi des sommets de plus de 3500 m! Mais, en Suisse, il n'en fut rien puisque les premiers statuts donnent à la société le simple objectif de «*parcourir et d'apprendre à connaître les Alpes sous tous les rapports, notamment en ce qui touche à la topographie, aux sciences naturelles et aux beaux-arts*». Seul le président central doit être un ascensionniste expérimenté. Le règlement de la Section genevoise ajoute le bel idéal de «*réunir en faisceau les amateurs de courses alpestres*» (art. II, b). Dans son premier rapport annuel, le président Thioly formule le vœu que les Alpes demeurent le «*sanctuaire où l'on viendra puiser ce zèle dont nous avons tous besoin pour lutter contre l'indifférence qu'un grand nombre de personnes professent encore pour nos belles montagnes*».

Une deuxième raison a pu retarder le zèle des Genevois. En effet, le contexte politique local est parfois tendu, comme le montrent les échauffourées violentes avec plusieurs morts lors d'une élection complémentaire au Conseil d'État le 22 août 1864. C'était trois semaines avant les festivités du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'entrée de Genève dans la Confédération qui furent naturellement différées. Curieusement aussi, le soir du même 22 août, c'est à l'Hôtel-de-Ville à peine vidé de ses émeutiers que les représentants d'une douzaine de pays européens signaient la première «*Convention de Genève*». Le général Dufour, l'un de nos membres fondateurs, a présidé les travaux de la Conférence préparatoire et joué un rôle essentiel dans la rédaction de la Convention, considérée comme l'acte fondateur du droit humanitaire international.

F. + A.-M. Walter



Le local de la rue de la Cité où fut fondée la Section

### 3. Le général Dufour, membre fondateur

Guillaume-Henri Dufour a acquis une notoriété extraordinaire aussi bien dans son pays qu'à l'étranger. Cette popularité lui vient d'avoir su gérer, avec beaucoup de fermeté et dans le respect des particularismes, la crise la plus grave de notre histoire contemporaine. En 1847, une guerre civile a opposé les tenants d'une modernisation de la Suisse sur le modèle libéral et les partisans d'un statu quo, tentés par la sécession. Dufour reçut alors le commandement des troupes chargées de préserver l'unité confédérale. Sa campagne a été menée rapidement avec très peu de victimes et sans dommages collatéraux. La résolution de ce conflit a permis, il faut le rappeler, l'avènement de l'État fédéral en 1848, autrement dit la naissance de la Suisse moderne.

Pour les amateurs de montagne, il est surtout le père de la cartographie. Après que la Société suisse des sciences naturelles a pris l'initiative d'établir une carte nationale, c'est lui qui va diriger, de 1832 à 1864, les travaux des topographes. Il en résulte un atlas au 1:100 000, formé de 25 feuilles en noir et blanc, qui composent l'une des premières représentations de l'ensemble du territoire national. Cette œuvre lui valut un honneur exceptionnel, de son vivant déjà, celui de voir son nom attribué au point culminant des Alpes suisses. Dans le massif du Mont-Rose, ce sommet de 4634 mètres, conquis par des Anglais en 1855, était baptisé tout banalement *Höchste Spitze*. En 1863, le Conseil fédéral décida qu'on l'appellerait dorénavant la *Pointe Dufour*.



Guillaume-Henri Dufour en 1854, portrait de Jean-Daniel Favas (BGE, Centre d'iconographie genevoise).

Bien que très imprécise et contenant peu de points de repère (il n'y a ni cabanes, ni refuges, ni sentiers), la carte Dufour a rendu d'éminents services aux excursionnistes. En effet, les itinéraires des courses n'étaient pas encore établis. À côté des récits classiques et des croquis de leurs pérégrinations, l'une des tâches des découvreurs, en particulier ceux qui s'aventuraient sur les glaciers, a été de fixer les passages en les dessinant sur des copies de la carte Dufour. On comprend que la récolte et la conservation de ces documents ont été une priorité des bibliothécaires de la Section. Les cartes sont un objet d'admiration ; elles figurent comme prix lors des concours sportifs ; assemblées pour montrer tout le pays, elles constituent une véritable attraction lors de manifestation comme les grandes expositions nationales ou même les expositions universelles.

Plus performante, la deuxième génération de cartes, dites Siegfried du nom du successeur de Dufour à la topographie fédérale,

couvre les régions alpines au 1:50 000, avec des courbes de niveau, à partir des années 1870. Ce nouvel atlas comportera 604 feuilles !

Manifestant un grand intérêt pour les sciences en général (surtout la géométrie), Dufour n'était pas un alpiniste. Sans doute a-t-il suivi avec sollicitude les levés topographiques en montagne, exécutés dans des conditions très difficiles par ses collaborateurs. Mal vus par les autochtones qui les considèrent comme des espions, plusieurs d'entre eux ont en outre été victimes de chutes de pierre, d'avalanches ou de la foudre ; certains y ont perdu la vie.



Le peintre Raphael Ritz a représenté en 1881 le dur travail des topographes dans les montagnes (© 2015 Kunsthau Zürich).

Établi à Genève depuis 1817, Dufour participe à la sociabilité locale, comme il est d'usage pour un notable, en étant membre de nombreuses sociétés (Société des Arts, d'Utilité publique, d'Histoire naturelle, de Géographie, des Anciens militaires de l'Empire, de l'Exercice de l'Arquebuse et de la Navigation, etc.). Lors de la première Assemblée générale du C.A.S à Glaris en 1863, Dufour qui, n'étant ni membre ni délégué, n'était pas présent, fut proposé comme premier membre honoraire. Selon le compte rendu de la séance, « toute l'assemblée se leva spontanément pour

rendre hommage à l'homme qui a si utilement servi sa patrie ». Celui-ci ne tarda pas d'accepter cet honneur et rejoignit la section de Glaris. C'est donc assez logiquement ensuite que les promoteurs de notre Section genevoise ont cherché à gagner une telle personnalité à leur cause. Âgé de 78 ans – ce qui est déjà un âge vénérable à une époque où l'espérance de vie ne dépasse guère 40 ans –, Dufour assiste à la séance de fondation le 21 février 1865. Pour ne pas être en reste par rapport au Comité central, la première décision des fondateurs est de le nommer président honoraire. De fait, il va participer à 6 séances avant de donner sa démission de membre actif à la fin de l'année. En mai, il fait don à la bibliothèque des 25 feuilles de son atlas, privilège dont bénéficiera aussi la Société de Géographie. Précieux, ces deux exemplaires comportent des retouches de la main du général. En effet, celui-ci considérait sa carte comme une œuvre d'art qu'il ne cessait de contempler et de modifier pour rehausser les effets du relief. Quand on sait qu'un exemplaire de l'atlas complet est vendu 170 francs et que le salaire annuel d'un ouvrier ne dépasse pas 800 francs, le moins qu'on puisse dire c'est que l'information topographique n'est pas à la portée de tous !

Lors de la Fête centrale à Genève en 1869, le général Dufour, âgé de 82 ans, est le doyen du banquet au bâtiment électoral (à l'emplacement de l'actuelle Uni-Dufour) ; il est ovationné. Six ans plus tard, en 1875, lors de ses obsèques, le conseiller fédéral Paul Cérésolle évoquera l'« œuvre immense de la carte fédérale par laquelle il nous a appris à mieux connaître et à mieux défendre notre pays », ainsi que « ce monument colossal de glaces et de rochers qui, au sommet le plus élevé du Mont-Rose et des Alpes suisses perpétuera le nom de Dufour aussi longtemps que notre République existera. » Les membres de la Section ont suivi le cortège funèbre. L'avis mortuaire publié dans le *Journal de Genève* est surmonté par l'acronyme S.A.C. Ce n'est qu'en 1885 que sera admise la version française de C.A.S.



En 1884, à l'approche du 20<sup>e</sup> anniversaire de la Section et pour marquer l'inauguration du monument sur la place Neuve, le président d'alors, le pasteur Hippolyte Balavoine, fit plusieurs démarches infructueuses pour trouver un conférencier qualifié qui puisse parler du général Dufour. Finalement, Étienne Mazel, régisseur, accepta « à condition que la séance soit limitée aux seuls membres de la section ». Apparemment, l'orateur ne trouva pas beaucoup à dire sur l'engagement clubiste du général. Meublant son exposé de propos amphigouriques, il s'attarda sur les « beaux travaux géodésiques » et la « magnifique carte de la Suisse » dont la Section possédait un exemplaire « tiré spécialement pour elle ». Et le chantre de la Genevoise, Louis Didier, commit quelques vers scandés par un « Ô vénéré Dufour ! Admirable modèle ! François et Anne-Marie Walter

Dès le début, la Section Genevoise a disposé d'une publication. Quatre numéros de *L'Écho des Alpes* sortent en 1865 pour donner connaissance des statuts et relater les premières sorties communes. L'année suivante, on envisage d'offrir au public la possibilité de s'y abonner. Cependant, trois numéros seulement paraîtront, retardés, expliquent les rédacteurs, par les événements de la guerre entre la Prusse et l'Autriche qui occasionnèrent une levée de troupes fédérales. À l'été 1866, la Commission du bulletin se demande s'il convient de «faire entendre sa voix paisible et sereine» alors que l'incendie «vient d'embraser l'Europe». Malgré les «inquiétudes politiques», elle décide de continuer, parce que «les grimpeurs des Alpes» ont besoin de faire «connaître leurs montagnes chéries», de les «étudier sous toutes leurs faces» et de diffuser leurs découvertes.

En effet, déclare une sorte d'éditorial lyrique en août 1866, «quel cœur suisse peut contempler sans émotion ces remparts grandioses de nos libertés, dressés par la Providence elle-même?» À vrai dire, parcourir les montagnes n'a pas comme objectif premier le plaisir de vaincre un sommet, «seul et regrettable mobile, pense-t-on, de quelques grimpeurs téméraires» mais avant tout, «dans l'intérêt de la science», de mieux comprendre les phénomènes naturels et de mesurer la petitesse des «vanités ridicules du monde» face à la grandeur de la Nature. Il vaut la peine de relire ces textes pour mieux saisir les priorités de la Section au cours des premières décennies.

On connaît tous les noms des clubistes grâce aux listes publiées dans *L'Écho des Alpes* ou, plus tard, en annexe des rapports présidentiels. La très grande majorité appartient à des catégories aisées. C'est le cas l'année de la fondation où les deux tiers des membres sont négociants, banquiers, notaires ou médecins et le troisième tiers formé de pasteurs, professeurs ou scientifiques. Plus représentative, la répartition des 764 membres de la section en 1905 confirme le caractère élitaire de l'appartenance au Club. On y trouve 74 négociants et régisseurs; 50 médecins, pharmaciens et dentistes; 28 banquiers; 26 avocats et notaires.

Mais, à côté de cette élite sociale, se pressent déjà les artisans, horlogers et bijoutiers (141 membres) et des représentants de professions typiques des nouvelles classes moyennes, à savoir les employés et commis (une centaine de membres). Professeurs, savants, scientifiques (de nombreux chimistes), ingénieurs et architectes constituent aussi un groupe nombreux (152 membres) et l'on recense 17 pasteurs. Les classes plus populaires sont en revanche totalement absentes.

#### Statistique des membres de la Section

1865	59
1870	126
1880	357
1890	372
1900	606
1910	995
1950	1600
2015	2381



Ces messieurs de La Genevoise en 1915 (photo de Jacques Auroy)

## 4. Une approche élitaire et intellectuelle de la montagne

Le local est bien sûr essentiel au fonctionnement des formes de sociabilité bourgeoise qu'incarne le Club, à l'instar de très nombreuses autres associations de l'époque. Trouver un lieu stable n'a pas été chose aisée. Entre 1865 et 1899 la Section s'est déplacée 11 fois avant de s'installer pour plus d'une vingtaine d'années à la rue du Mont-Blanc (au 4<sup>e</sup> étage du bâtiment des Postes) puis en 1921, plus durablement encore, à la Grand-Rue. La question du coût des locations occupe constamment les trésoriers; ils sont nombreux à poursuivre le rêve de construire un jour le «Home du Club» et d'être délivrés de la crainte d'être congédiés. Afin de couvrir les frais, l'usage est de sous-louer une partie du local à d'autres sociétés. Durant les années 1890, la Société de photographie, animée par la dynastie célèbre des photographes Boissonnas, en a bénéficié.

Ce n'est que récemment, en 1981 que la Section intègre le local actuel au n° 4 de la rue du Mail. Personne ne s'est alors avisé qu'on emménageait dans l'ancien Café Handwerk, le rendez-vous des révolutionnaires et des artistes avant 1914. En mars 1904, la grande salle du 1<sup>er</sup> étage a servi de cadre à une commémoration de la Commune de Paris. À la tribune, se sont même côtoyés deux hommes qui modifieront le cours de l'histoire, Vladimir Ilitch Lénine et Benito Mussolini.

Au 19<sup>e</sup> siècle, les membres se retrouvent au local une fois par mois. On a commencé par un vendredi soir à 20 h., ce qui semblait propice à la préparation de la course du dimanche suivant. Mais très vite, les jours des réunions ont changé et chaque président impose son rythme. Continuellement, la fumée fait débat. Pour des questions de salubrité, disent les documents, et pour ne pas imposer aux membres une «forte dose de fumée de tabac», il fut prescrit, dans un premier temps, de ne pas fumer avant 21 h. La séance comporte donc deux parties, la première plus sérieuse et la seconde familière «avec cigares et chopes» comme le souhaite l'un des premiers vice-présidents. Plus tard on installera des appareils de ventilation tout en rappelant, probablement en vain, «l'antique usage de s'abstenir de fumer pendant la première partie de la séance» (Rapport annuel pour 1899).

Durant les réunions, une vingtaine ou une trentaine de membres assidus écoutent essentiellement des exposés. À côté des conférences savantes, les récits de course occupent une place prépondérante. Ils paraissent fastidieux quand il s'agit d'une simple lecture, mais deviennent plus animés quand les orateurs se risquent à user d'effets rhétoriques et lyriques. On apprécie l'emphase et le pathos mais aussi la poésie. La tendance est toutefois de valoriser les causeries scientifiques ou techniques considérées comme plus intéressantes «que de simples exploits de jarrets» (séance du 14 mai 1866)!

François et Anne-Marie Walter

### Les thèmes des causeries

Les conférenciers dissertent sur les types de souliers de montagne ou les mérites des alpenstocks en bambou; d'autres parlent du statut des guides et des dangers des Alpes; les plus savants expliquent les phénomènes électriques en altitude; déjà le changement climatique et le retrait des glaciers préoccupent, ou encore la question de savoir comment les glaciers rigides peuvent s'écouler comme un fleuve et pourquoi des couches calcaires se trouvent à très haute altitude par dessus des terrains cristallins. Enfin des membres de la Section font part de leurs expériences quant à la portée des armes à feu en altitude ou les effets des morsures de vipère. Certains reviennent aussi sur les grandes catastrophes comme la vidange du lac glaciaire du Giétroz en 1818. La dent de mammoth trouvée en 1878 au Bois de la Bâtie ranime aussi les fantasmes préhistoriques.



Le local à la rue du Mont-Blanc en 1915 (photos de Jacques Auroy)

## 5. S'approprier le Salève

En première page du *Journal de Genève* le 29 mai 1863, un long article attirait l'attention. Il relatait l'exploration de la grotte des Trois-Fées, alors considérée comme la plus importante du Salève. Des citadins s'étaient mis en tête de redécouvrir cette cavité, jadis parcourue par les chercheurs d'or. Équipés d'une échelle en quatre morceaux qui s'ajustent par des anneaux métalliques, d'une corde de 25 m munie d'un crochet de fer, d'une cordelette pour mesurer la profondeur, sans oublier les bougies et surtout un tonneau de 7 litres de vin blanc, voici sept joyeux gaillards qui s'enfoncent dans les profondeurs. Après une journée, ils ressortiront en ayant progressé jusqu'à 357 mètres sous terre.

### Le chemin de fer du Salève.

© BGE  
Centre d'icographie  
genevoise



En 1875, l'annonce de la construction prochaine d'un chemin de fer irrite plus d'un clubiste. Il sera inauguré en 1892 et circulera jusqu'en 1955.

Quatre de ces audacieux spéléologues se retrouveront parmi les fondateurs de la Section. La tradition veut qu'ils aient parcouru les vires et les couloirs du Salève, véritable laboratoire de l'escalade. Dans le *Journal de Genève*, en mai 1864, est par exemple mentionnée une « ascension faite à peu près verticalement » à la Petite-Gorge, aux « aspects nouveaux et des plus pittoresques ». De telles équipées doivent être considérées comme des exploits, compte tenu de leur caractère improvisé en l'absence de toute base technique. Les passages délicats sont franchis sans assurage avec des chaussures de ville. Le plus aérien d'entre eux est le site de « La Varappe » (nom d'origine celtique) parcouru par les initiés dès 1876 à la descente (et de bas en haut dès 1886). Leur groupe informel d'une quinzaine de jeunes explorateurs intrépides a été désigné un peu ironiquement et avec un brin d'envie sous le nom de « varappeux ». Ils se décrivent eux-mêmes comme une petite société sans comité ni règlement appelée « La Varappe ». Peu à l'aise avec l'aspect codifié du fonctionnement du C.A.S., ils tiennent la section pour leur « bête noire » et jurent de « n'en jamais faire partie » (témoignage d'Émile Yung en 1902). Plus pudiquement un rapport présidentiel de la Genevoise considère qu'ils sont « en délicatesse avec le Club alpin ». Ils finiront néanmoins par s'y rallier en 1882.

En 1883, trois alpinistes genevois – E. Thury, H. Güttinger et L. Wanner – membres du Club et anciens de La Varappe réussissent une première



© Elodie Le Comte,  
collection privée.

Grimpeur sans corde et en chaussures à clous dans le Pas de Catacliso (secteur des Petites Varappes). Ce passage, actuellement côté IV+, a été descendu en rappel pour la première fois en 1898.

**Felix Genequand** (1879-1957) dit Tricouni est un bijoutier-sertisseur qui a inauguré plusieurs voies au Salève. Mais il est surtout connu par l'invention des ferrures et clous qui ont équipé les chaussures de montagne et celles de nombreuses armées. La sélection d'un bon soulier de montagne a d'ailleurs été l'un des sujets récurrents des réunions de la Section dès les débuts. De nombreux accidents sont d'emblée attribués au manque d'adhérence des semelles de cuir lisse.

dans les Aiguilles Dorées (massif du Trient), conquête aussitôt baptisée « Aiguille de la Varappe ». C'est le récit de cette course publié dans *L'Écho des Alpes* en 1883 qui contribue à étendre ce nom à la grimpe en général. « Vive la Varappe, vive le Club Alpin, vive la montagne ! », se seraient écriés les trois compères au sommet. L'un d'eux, Henri Güttinger, est victime d'une chute de pierres aux Grandes Jorasses l'année suivante. Il est enterré à Courmayeur où, pour honorer le premier de ses membres morts en montagne, la Section a fait placer un monument, un grand bloc de granit brut portant une plaque de bronze.

Tous ces pionniers ont donc donné son impulsion à la montagne sportive au point que le sobriquet dont on les a affublés est devenu synonyme d'escalade rocheuse. Il manquait, en effet, à la langue française un mot pour désigner cette pratique nouvelle. À la fin du siècle, varappe, varapper, varrapeur et varrapeuse sont devenus courants dans le milieu montagnard, même s'ils ne figurent pas dans les dictionnaires avant les années 1960.

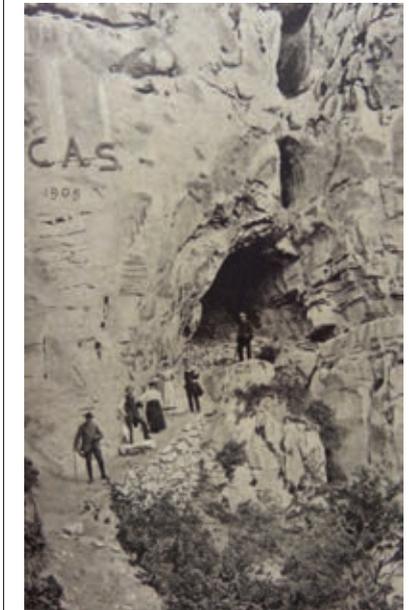
Sans doute, les « Messieurs du C.A.S. » n'étaient-ils pas forcément des mordus d'escalade. En revanche, ils sont tous des passionnés du Salève. Si la première course de la Section a conduit les membres à Monnetier le 14 mai 1865, c'est que leur conception de la montagne est avant tout celle des randonnées pédestres. Rien d'étonnant à ce que la Section ait eu en charge l'aménagement et l'entretien de plusieurs

sentiers. Celui de la Grande-Gorge lui a été confié dès 1868, et plus tard, le sentier d'Orjobet ou encore ceux des Beulets et de la crête du Petit-Salève. Orjobet a été tracé par la Section entre 1903 et 1906 à partir du hameau du Coin. De telles initiatives ne vont pas sans difficultés avec les populations locales, accusées promptement de commettre des dégâts et de couper les arbres. Les habitants de Monnetier sont mécontents de voir les randonneurs poursuivre au-delà de leur village. Quant aux varappeurs, emmenés par Félix Genequand, dit Tricouni, membre de la Section depuis 1902, ils auraient plutôt souhaité une approche facilitée des parois.

François et Anne-Marie Walter

Le sentier d'Orjobet au début du 20<sup>e</sup> siècle. Son nom renvoie à un page célèbre de De Saussure qui suivit en 1779 François Orjobet, un paysan du lieu, pour observer une grotte connue depuis sous le nom de ce guide local.

© Archives photographiques de la Section genevoise.



La Section a été fondée au sortir du premier «âge d'or» de l'alpinisme, les années 1855-1865, lorsque se sont profilés des pionniers et où ont été accomplies un nombre impressionnant de «premières». La majorité de nos membres ont une approche plus modeste, et profitent d'un terrain de jeu à la fois proche et éloigné. Si certains continuent d'observer la nature comme les scientifiques, d'autres choisissent plutôt l'aventure. Ils explorent le Salève, le Jura, la Savoie ou le Valais, du St-Bernard au Théodule, répartis entre «excursionnistes» un peu contemplatifs, et «alpinistes» à l'objectif sportif plus affirmé. Arrêtons-nous un moment sur le premier type d'activité, les excursions.

Dès 1874, les sorties sont répertoriées par la *Commission des Courses*. Une circulaire annonce à l'avance 6 à 7 excursions, réparties entre avril et octobre. Les intéressés sont priés de s'inscrire auprès du responsable. Mais cette démarche reste théorique. Ainsi, pour une course de 1914, aux dix inscrits se sont ajoutés le matin du départ quarante autres participants! Cette année-là, le programme propose déjà 26 courses.

#### À la Roche Grise sur Champéry en 1889.

© Archives photographiques de la Section genevoise.



## 6. Les excursions, repas et bon temps

Les temps de déplacement sont longs, aussi le printemps et l'automne privilégient-ils un péri-mètre qui permet de partir le matin et de rentrer le soir à Genève. Mais, quand la destination est plus éloignée, c'est un petit voyage qu'on entreprend sur deux ou trois jours.

Pour le Luisin en juin 1887, 15 clubistes prennent le premier train du samedi en direction de Vernayaz. Après un «bon repas pas cher» à l'Hôtel-Pension de l'Union à Salvan vers midi, ils atteignent en trois heures les chalets d'Emaney, avec en sus guide et porteur! Là, ni paille, ni foin, ni sommeil, lacunes à peine compensées par un bon repas tiré des sacoches des bâts! Les excursionnistes savourent la montée du lendemain au Col d'Emaney, agrémentée de nombreuses «roses des Alpes». La vue, en revanche, est aussi fantomatique que le brouillard tenace. De Salanfe à Salvan, ils regrettent le chemin d'Emaney, bien meilleur.

Souvent aussi, l'approche se fait par le lac. C'est nécessaire pour gravir la *Dent d'Oche*. En mai 1880, le vapeur conduit le groupe à Évian où il s'arrête pour un repas. Il faut ensuite monter pour la nuit au chalet d'Oche supérieur, se lever à 5 heures du matin le lendemain, pour être au sommet à 7 h. On regagne Evian par le col de Reboillon, les chalets de Mémise et la Joux avant de retrouver le bateau à vapeur!

Pendant ce temps, ceux qui sont de «vrais» varappeurs ont beau jeu de se moquer des pratiques du Club. Le biologiste Émile Yung, écrivain à ses heures, se raille de la Section qui prévoit trop de «*haltes fréquentes et [de] plantureux repas*» pour venir encombrer les voies du Salève! On entend aussi un clubiste se plaindre, après une course au Blanchard sur Nouvelle en janvier 1877, qui a inclus le bateau à l'aller et au retour, qu'«*il y a dans le projet trop d'eau et pas assez de montagne*»!

### Du proche au plus lointain

**Au Salève, le dimanche 5 juin 1878** – L'omnibus à chevaux quitte la Place de Neuve à 5 heures du matin et arrive au Châble à 6.45 h. Le temps de consommer un solide petit déjeuner avant de monter à la Pointe du Plan par la Chartreuse de Pomier et St-Blaise. Au sommet à 10.30 heures, on tire la collation des sacs, puis on suit la crête par les Pitons, la Croisette et les Treize Arbres. Et toute la petite troupe termine l'excursion par un dîner à Monnetier, à l'hôtel de la Renaissance. On rentre à pied dans la soirée.

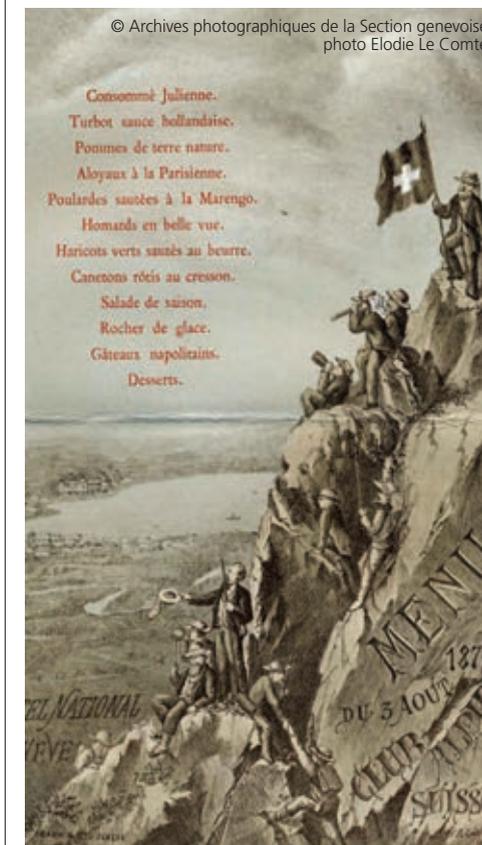
**La Dent du Chat, 9-10 avril 1881** – Cette destination demande de partir de Genève par le train le samedi à 10.55 h, pour être à Culoz vers 13 heures. On y mange. À 14.30 heures, on part vers Hautecombe où l'on arrive à 18 h pour le souper et s'y coucher. Départ le lendemain à 5 h, col à 7 h et sommet à 9 h. Puis descente vers Yonne par St-Jean de Chevelu en 3 heures. Déjeuner bien sûr, avant de se mettre en route pendant deux heures et demie vers Belley; ici, généreux dîner apparemment, car on y reste plusieurs heures avant de prendre le train de 20 heures pour Genève.

**La Dent de Morcles, 16-18 juillet 1881** – On quitte Genève le samedi matin pour déjeuner au buffet de la gare de Lausanne. Puis c'est le train vers Saint-Maurice d'où l'on rejoint Morcles pour le repas du soir. La nuit est courte aux chalets de Morcles; le groupe s'ébranle à 2 h du matin vers la Grande Vire, au pied de laquelle il est à quatre heures. Arrêt de soixante minutes, et sommet à 8.30 heures. Collation tirée des sacs. Retour par le Col des Martinets, et descente sur le Vallon de Nant, et le Plan des Frenières. Heureusement qu'il y a le dîner pour se remettre, de 16 à 18 h! A Bex vers 20 h, on passe la nuit à Villeneuve. Retour à Genève par le premier bateau lundi matin.

Les équipements (vêtements et chaussures) ne procuraient ni la protection, ni le confort de séchage de nos microfibras, ni la sécurité des semelles profilées. L'excursion au Chasseron en mai 1886 pourrait relever d'un défi car, partis d'Yverdon au début de l'après-midi, c'est sous une pluie battante qu'ils marchent jusqu'à St-Croix, pour dormir à l'Hôtel d'Espagne. Le dimanche, le sommet est atteint sans que la pluie ne cesse. Glissant sur des sentiers abrupts, ils se résignent à suivre la route forestière pour rejoindre Yverdon. Le train de 17 h. les ramène à Genève vers 21 h. Aucun bulletin météo n'aurait pu les prévenir ni probablement les dissuader d'être de la partie! Autres temps!

François et Anne-Marie Walter

#### Un menu plantureux pour l'Assemblée générale du C.A.S. à Genève en 1879.



On veut bien que «l'alpinisme véritable» s'accompagne «de jouissances intellectuelles», comme l'écrit *L'Écho des Alpes* en 1901. Mais, n'en déplaie aux tenants de cette conception élitaire, les «ascensionnistes» de la Section Genevoise se sont engagés d'abord en payant de leur personne. Ce fut le cas du 6 au 8 juillet 1865, lors d'une ascension au Grand-Combin qui prend, avec le recul, le statut de course inaugurale dans les hautes Alpes.

En ce début d'été 1865, ils sont quatre «ascensionnistes», dont le chroniqueur de *L'Écho* à prétendre se mesurer à ce «superbe rival du Mont Rose et du Mont-Blanc». Quittant Martigny à pied vers 15 heures, tous déplorent la chaleur accablante et le poids du sac, lequel ne contient pourtant que le «strict nécessaire», à savoir un plaid, un passe-montagne, de longues guêtres,

**Panossière dans les années 1930. Reprise par la Section de Genève en 1885, la cabane de Panossière a été reconstruite en 1893, agrandie puis doublée de pierre en 1933. Elle sera détruite par une avalanche en 1988.**



Photo E. Gyger - Adelsboden

des bas de laine, trois fioles d'eau des Carmes, d'ammoniaque et d'arnica, des bandes de toiles, une boussole, un voile pour le visage, et des lunettes «à verres enfumés»! Un char les véhicule de Sembrancher à Orsières, où François Thioly, le président de la Section, les rejoint avec un guide de Zermatt. Le lendemain, à Bourg-St-Pierre, le petit groupe requiert l'assistance des frères Balley, les guides qui ont accompagné la première ascension en 1859, ainsi que d'un por-

## 7. Un Grand-Combin initiatique (juillet 1865)

teur. Provisions obligent: «un gigot de mouton, quatre pains de deux livres, un kilo de fromage, dix bouteilles de vin rouge, du café moulu». On campe le soir au fond de la vallée. Splendide! Les Jorasses et le massif d'Argentières à l'ouest, à l'orient les parois de Valsorey sous les derniers rayons du soleil.

Lever et café noir à minuit. Après les «méchants gazons lézardés», la chaleur tape dans les éboulis. Puis c'est une arête pourrie. «Une grande fatigue dans la livide nature»! Des «pentes perfides» de séracs et de crevasses annoncent le col de Maison-Blanche atteint à 4 heures et demie. Devant un autre panorama, lunch et provision d'eau à la dernière source. Piolet pendant une heure dans les pentes de glace vers le nord. Au lieudit le Repos, un porteur reste avec les

somnie et un «trop copieux déjeuner». On se soigne avec l'eau des Carmes (mélisse) versée sur du sucre, tandis que s'ouvre le panorama du St-Gothard au Grand Paradis. Depuis le Corridor et à l'abord du flanc septentrional suspendu au-dessus du glacier de Corbassière, le brouillard s'accroche qui laisse à peine entrevoir la crête.

On taille des marches, on plante le piolet, encouragés par le guide qui ne cesse de promettre le sommet. Celui-ci est finalement atteint avant midi mais le cœur cogne à 4314 m! Après une longue descente et quelques glissades au-dessus du glacier de Panossière, on rejoint l'hôtel au fond de la vallée de Bagnes vers 21 heures. Les chaussures sont hors d'usage.

Ce même été 1865, des clubistes de Genève rejoignent Chanrion à Zermatt, d'autres escala-

### Les leçons du Combin de 1865

L'aventure dispense ses leçons. Avant tout prévoir des courses préparatoires et des cabanes! Très vite, le C.A.S. envisage d'en construire une au col de Maison-Blanche «pour les touristes qui font l'ascension du Grand Combin». Mais, pour la première version du refuge de Panossière, adossé à la paroi du Grand-Tavé, il faut attendre 1881. Notre section en aura la charge dès 1885.

On s'interroge aussi sur la nourriture adéquate à la pratique de la montagne. Certains proscrivent la viande et toute nourriture trop riche pour préférer les fruits secs et les œufs durs. Quant au vin pendant les courses, c'est un grand sujet de discussion. Plus tard, lors d'une séance au local en avril 1883, un orateur souligne combien «l'alcool [...] coupe les jambes [...] attaque le capital de forces dont l'homme peut disposer et doit être remplacé par l'extrait de viande, [du] thé ou [du] café». Un auditeur ajoute que «les congélations des membres et les accidents dans les Alpes sont le plus souvent le fait d'abus d'alcool». Pas question toutefois de le bannir entièrement car «un bon coup de vin généreux est indispensable pour combattre le froid sur les hautes sommités».

vivres. Pour la suite, les lunettes et le masque de protection s'imposent ainsi que l'encordage. Durant près de trois heures alternent terrasses, crevasses et séracs, sous une «redoutable rangée de blocs étranges, surplombants et horriblement disloqués». Bientôt, avant la crête finale, «l'horrible le dispute au sublime». Certains vomissent, et sous le masque les visages «cadavériques» traduisent l'épreuve de la montée «sous une chaleur sénégalienne», après une nuit d'in-

© Archives photographiques de la Section genevoise.  
Photo Elodie Le CoHalte bienvenue  
après l'ascension (années 1880).

dent le Dom des Mischabel (4545 m). La même année, ils ont gravi le Mont-Blanc, le Wetterhorn et le Monte Leone. Pour de telles ascensions, l'engagement des guides doit-il être systématique? La question est très vite posée. En novembre 1865, l'un des membres de la section dénonce «l'exploitation et la tyrannie» auxquelles sont exposés les alpinistes. Des démarches auprès du Conseil d'État du Valais visent à obtenir «des modifications aux règlements des guides en tout ce qui touche à la liberté du voyageur». La section va ensuite former une commission chargée de sélectionner les guides chamoisards en fonction de leurs compétences techniques. Le «guide muletier» n'a pas les mêmes compétences que le «guide ascensionniste». En 1867, le Comité dresse la liste d'une quarantaine d'ascensions autogérées qui «toutes peuvent être faites depuis Genève en trois jours aller-retour» et invite les membres à les tester. Aucun accident grave dans les ascensions sans guide n'est à déplorer durant la première décennie mais, comme on en compte plusieurs durant la suivante, la question sera l'un des principaux objets à l'ordre du jour de l'Assemblée générale du C.A.S. à Bienne en 1887.

François et Anne-Marie Walter



© Archives photographiques de la Section genevoise

Mensurations sur le glacier du Rhône en 1875.

## 8. Inutile, l'alpinisme ?

«L'alpinisme inutile élève l'âme». C'est ce qu'écrivait le grand Émile Javelle dans *L'Écho des Alpes* de 1870. Représentative des conceptions qu'on se faisait au début de l'alpinisme sportif, cette opinion a sûrement été partagée par les acteurs des grandes premières. Vingt-cinq quatre mille sont conquis entre 1786 et 1859, soixante-huit «tombent» ensuite durant «l'âge d'or» (1859-1865), dont 16 dans les Alpes bernoises, 24 en Valais, et 9 dans le massif du Mont-Blanc. Si l'épopée est surtout britannique, les membres de la section genevoise du C.A.S. y contribuent avec panache.

Effectuée du 19 au 21 juillet 1862, la Jungfrau par l'Est, est l'une de ces premières. Dans la deuxième livraison du tout neuf *Écho des Alpes* en 1865, le président François Thioly relate cette ascension menée depuis Fiesch. Parti de l'hôtel de l'Aeggishorn le 19 juillet vers 14 heures, avec les guides A. Walters et J. Minnig, le groupe progresse jusqu'au glacier d'Aletsch. Le bivouac entre deux excavations sera sans sommeil, en-

À la Pierre Avoi en janvier 1887.



© Archives photographiques de la Section genevoise.

dessus d'une «rampe raide sur des débris de rochers pulvérisés». Bien que le froid n'y soit pas agressif, c'est plutôt engourdis qu'ils descendent de leur «amphithéâtre» à deux heures du matin, afin de longer la base du Faulhorn et reprendre le glacier aidés chacun de son *Alpenstock*. Dans ce cadre jugé peu rassurant, Walters manque de passer dans une crevasse. Le lever du jour est bienvenu, avant que le soleil ne tape sur le «blanc linceul». Le visage brûle, mais les yeux sont protégés par des lunettes. Au pied de la Jungfrau à 7 heures, les ascensionnistes savent que, dans cette paroi presque verticale et gelée en plusieurs endroits, «le moindre faux pas [peut] [les] envoyer rouler dans l'éternité», guettés qu'ils sont aussi par l'immense crevasse qui, au fond, accueille les morceaux de glace tombés des entailles. Aussi quittent-ils la corde, afin d'éviter que la chute de l'un d'eux ne précipite tout le monde dans le vide. Alors que le sommet est encore loin, un vent violent se lève. Les guides sont près de renoncer. Mais Thioly ne lâche pas! À deux heures, ils admirent du sommet (4158 m) un panorama époustouflant: «Je me sentais tellement petit que je croyais que le vent allait m'enlever et se jouer de moi comme d'un grain de poussière [...] Je n'avais plus le sentiment de moi-même lorsque je redescendis auprès de Walters et Minnig».

Puis viennent les nuages. La descente «des plus périlleuses» contraint à marcher «à reculons comme des écrevisses». Taillées pendant douze

heures dans la montée, les mille trois cents marches sont descendues en moins de deux! Sur le glacier, ils enfoncent dans la neige jusqu'aux genoux, et parviennent encordés au pied du Faulhorn à la tombée de la nuit. C'est alors qu'ils rencontrent John Tyndall, le grand rival de Whymper au Cervin, dont le porteur est tombé dans une crevasse. Non sans satisfaction, Thioly comprend qu'il a damé le pion à l'intrépide Britannique! Reste qu'il lui faut encore quelques heures dans «un froid horrible», tandis que craque la glace sur tous les «tons de la gamme musicale» pour rejoindre, après 36 heures d'effort, son point de départ.

Beaucoup plus risquées, des courses hivernales sont entreprises durant les années 1870. Parmi les grandes premières, pour disposer de quelques points de repère, on peut mentionner le Titlis en 1867, la Jungfrau en 1874, le Mont-Blanc en 1876, le Piz Bernina en 1880 et le Cer-

Au Moléson en janvier 1881



© Archives photographiques de la Section genevoise



À Vez, retour d'excursion en janvier 1893.

vin en 1882. En deux décennies, les principaux sommets sont donc vaincus.

La section risque l'hiver, mais plus modestement. Atteindre l'hospice du Grand-Saint-Bernard en enfonçant dans la neige poudreuse, au mieux pourvus de raquettes de bois, apparaît déjà comme un exploit. Ce fut l'objectif de la première «grande course d'hiver» de la Genevoise en janvier 1876. De Bourg-St-Pierre, malgré les raquettes, il fallut brasser la neige durant sept heures pour atteindre l'Hospice, où une «réception abondante et joyeuse» les accueille, partagée avec des clubistes italiens venus de l'autre versant. Sous la plume d'Albert Freundler, qui assume aussi la présidence centrale du C.A.S., le *Journal de Genève* en publie le compte rendu. Son auteur veut couper court aux allégations des détracteurs qui répandent «des accusations d'imprudence et de coupable témérité». Il est vrai que d'autres sorties réservent mésaventures et déceptions. Lors de la course de janvier 1881 au Moléson (2002 m), le porteur du groupe a des doigts de pied gelés et perd deux phalanges. La section récolte 150 francs pour le dédommager! En janvier 1885, le Torrenthorn (2997 m) laisse le souvenir d'une marche fatigante liée au «manque de traces». À cela s'ajoute une «avalanche d'une grande plaque qui sème la déroute». Et, en plus, le vin gèle dans les bouteilles! Il faut attendre encore une dizaine d'années pour que le ski modifie l'approche des sommets. Avant la Première Guerre mondiale, la Section va proposer systématiquement des courses pour «jambistes» et «skieurs».

François et Anne-Marie Walter

### Des courses parfois risquées!

En janvier 1883, la section tente le Gornergrat (3089 m), mais la «neige est reconnue de mauvaise qualité» et le sommet se voit reporté. Une déception pour les participants qui ont pris quatre jours pour ce programme et investi quelque 70 francs, soit l'équivalent du salaire mensuel d'un ouvrier! L'espoir du «panorama splendide» que réserve le Niesen (2362 m) motive suffisamment pour quitter Wimmis à la lanterne peu après minuit en février 1884.

À la Pierre Avoi en janvier 1887, le retour semble épique: «La descente du pic terminal présente quelque danger de glissades; la corde est tendue, on s'en sert de main courante, et [les] excellents guides aidant les moins agiles, tout se passe sans accident».

## 9. Protéger la nature et le paysage

Sous l'effet de l'industrialisation et de l'urbanisation, le paysage se transforme. En 1898, Genève, troisième ville du pays, dépasse le seuil symbolique des 100'000 habitants. En Suisse, c'est presque 2 résidents sur 3 qui peuvent être considérés comme des urbains. Parmi les mutations les plus spectaculaires, l'emprise croissante des lignes de chemin de fer frappe l'imagination. Elles incarnent l'idéal civilisateur du temps, à savoir la victoire de l'homme sur la nature. Les voies ferrées gravissent les hauteurs en utilisant les nouvelles technologies de la crémaillère ou les tunnels hélicoïdaux. Près de soixante lignes de montagne sont édifiées entre 1870 et 1910, contribuant à ce que les promoteurs comme les détracteurs de ces aménagements appellent l'«*enfermement des Alpes*».

Pour le commun des clubistes, de tels aménagements permettent d'accéder rapidement dans les fonds de vallée et d'être plus proches des départs d'ascension. Mais en même temps, nombreux sont ceux qui éprouvent un certain malaise face à la banalisation touristique de la montagne. Les lieux de villégiature où l'on rejoue la mondanité des villes, les grands hôtels sur les plus beaux promontoires, l'éventualité de voir des touristes sur les sommets, voilà qui interpelle l'amateur des beautés de la Nature alpestre. Moment fort de cette conscientisation, la campagne qui associe en 1907 le C.A.S. et le *Heimatschutz* contre le projet de chemin de fer au Cervin.

Toutefois, il faut se garder de croire que les motivations sont analogues à l'éthique environnementale qui façonne notre rapport au paysage. À l'époque où est fondée la Section et durant toutes les décennies qui précèdent la Première Guerre mondiale, la volonté de préserver la Nature repose sur des considérations esthétiques et patriotiques. En outre, la protection de l'environnement à ses débuts ne peut pas encore envisager les relations de l'homme à la Nature globalement. Les concepts pour nous familiers de «*biosphère*» ou d'«*écosystème*» ne sont guère opératoires avant les années 1920-1930. Auparavant, on perçoit intuitivement les interactions, mais l'analyse se porte avant tout sur des éléments ponctuels à une échelle restreinte, locale ou au mieux régionale. Le mot «*environnement*» n'est pas usité en français avant 1970. Avant, on parlait plus couramment de «*milieu naturel*».



Le bloc erratique de la Pierre à Beauregard, propriété de la Section.

Au sein de la Section, ces problèmes ont été abordés par des savants renommés. Ainsi, le géologue Alphonse Favre (1815-1890), membre fondateur et président en 1866, est un grand connaisseur de la géologie du Mont-Blanc et du Salève. Passionné par la glaciologie, il s'est voué au recensement et à la préservation des blocs erratiques. Dès 1866, Favre a persuadé le C.A.S. de contribuer à cette mission. Avec la Société géologique de France, il a obtenu de faire entrer les blocs erratiques dans la catégorie des monuments naturels à protéger. À son initiative, la

Commission géologique suisse a lancé un «*Appel aux Suisses pour les engager à conserver les blocs erratiques*», parce qu'ils constituent des témoins des bouleversements historiques de notre paysage national et qu'il convient de les protéger par patriotisme. Un engouement pour les grosses pierres de granit ou de gneiss s'empare alors des sociétés scientifiques locales. Des centaines de blocs sont répertoriés et cartographiés. Des mécènes les rachètent pour les sauver de l'exploitation comme matériau de construction. Rien qu'en Savoie, avant 1870, on a marqué à la pein-

Henry Correvon (1854-1939), président de la Section en 1909 et 1910, est un paysagiste mondialement connu qui a consacré sa vie à la protection de la flore alpine. Le Club lui a servi d'appui et de base logistique. Dès les années 1870, Correvon dénonce le pillage des espèces qui sont arrachées sans discernement pour être vendues. Son projet est d'acclimater ces plantes en plaine, d'en faire des semis pour les commercialiser, ce qui lui paraît le meilleur moyen de les protéger. C'est dans les locaux de la Section qu'il crée le 29 janvier 1883 une «*Association internationale pour la protection des plantes*». Ensuite, le Club a soutenu ses efforts pour créer des jardins alpins, conçus comme des sortes de musées de plantes *in situ* ou de laboratoires botaniques. Le premier est la *Linnaea* de Bourg-Saint-Pierre. Ce jardin, créé en 1889, porte le nom d'une caprifoliacée, assez rare dans les Alpes mais commune en Laponie, dont le grand botaniste Linnée avait fait son emblème.



L'une des rocailles de la *Linnaea* dessinée par Correvon.

ture rouge plus de 150 blocs erratiques. Favre lui-même enjoint les clubistes «*de noter dans leurs excursions les blocs remarquables qu'ils pourraient rencontrer, d'en fixer la position sur la carte topographique*». C'est dans cet élan général qu'en 1869 la Section reçoit en don le bloc dit Pierre de Beauregard près de Mornex. Suivront en 1892 le Bloc de la Charnéaz (bloc de Saussure) et en 1905 la Pierre à Trottet près de Monnetier.

L'action de la Section pour protéger les blocs erratiques et les fleurs des Alpes constitue le point de départ d'une prise de conscience plus globale concernant les risques qui menacent le patrimoine naturel et le paysage alpestre. Un premier aboutissement en sera la création du Parc national dans les Grisons en 1914, un projet où les Genevois de la Société de physique et d'histoire naturelle ont joué un rôle initiateur. Plusieurs étaient aussi des membres de notre Section.

François et Anne-Marie Walter



Vue actuelle du jardin alpin de Bourg-Saint-Pierre, propriété de la Société académique de Genève.

À u 19<sup>e</sup> siècle, faire partie du C.A.S. a des implications qui dépassent ce que l'on attendrait d'une simple organisation de loisirs. S'affilier au Club signifie aussi partager un idéal politique et patriotique. D'une certaine manière, le clubiste incarne l'idéal identitaire du bon citoyen helvétique. Et comme les femmes ne disposent pas encore des droits civiques, il va de soi que seuls les hommes peuvent comprendre la relation privilégiée à la montagne qui est celle du véritable Suisse. Ce n'est pas pour rien non plus, qu'à l'image de la structure fédérative du pays, le C.A.S. est composé de sections cantonales et que les fonctions du Comité central sont assumées par celles-ci à tour de rôle, un peu à la manière des cantons qui, avant 1848, présidaient par rotation les affaires confédérales.

Dans le premier règlement de 1865, un article précise que «*tout Suisse ou étranger résidant à Genève, et tout Genevois résidant à l'étranger peut faire partie de la Section*». La formulation n'exclut pas explicitement les femmes. Profitant de l'ambiguïté des textes, un certain nombre de dames ont ainsi pu participer dès le début à la vie de quelques sections, notamment en Valais, dans les Grisons et à Berne. À Genève, cependant, on s'est montré très restrictif sur le sujet.

Lorsqu'en 1872 la question est soulevée pour la première fois, le Comité estime que l'admission des dames serait contraire aux statuts. Quelques

## 10. La montagne, une affaire d'hommes!

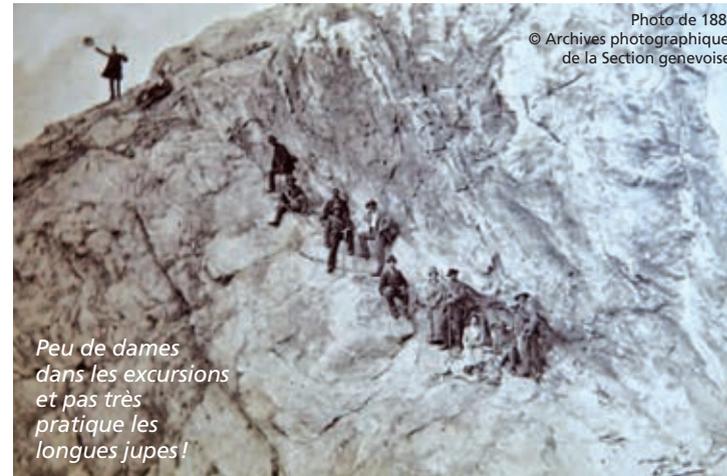
années plus tard, il est suggéré de les admettre à la course de printemps. Le procès-verbal de la séance nous dit qu'«*en suite du mécontentement manifesté par quelques membres*» et «*après mûres délibérations le comité a décidé que, contrairement à ce qui avait été proposé les*

*dames ne prendraient pas part à la course*» (19 avril 1877). En 1879, un drapeau est offert à la section par des «*dames de Genève*». Pour les remercier, le président conseille de leur organiser une course mais la proposition est écartée à cause de «*réflexions mal placées*» dans «*cer-*

© Archives photographiques de la Section genevoise



Mais quelle est donc cette cabane ?



Peu de dames dans les excursions et pas très pratiques les longues jupes!

Photo de 1887  
© Archives photographiques de la Section genevoise.

### Les jeudistes

Parmi les gardiens de la tradition clubistique, les plus anciens ont naturellement joué un rôle majeur. La première course dite du jeudi remonte au 13 juin 1867 à la Grotte d'Archamps. Depuis février 1869, l'habitude est instaurée de se retrouver chaque jeudi à une heure de l'après-midi à la place Neuve. Très vite, les excursions ne tardèrent pas à prendre la journée entière et seront fréquentées par les membres «*auxquels l'âge accordait le plus de loisirs*», c'est-à-dire, pour l'époque, des cinquantenaires montés, comme dit une chronique, «*sur des jambes sèches armées de gros souliers à clous*». Depuis 1872, ce groupe forme une sous-section. D'année en année, les rapports présidentiels accordent une place à leurs activités, qui consistent surtout en «*pérégrinations autour du canton*». Voilà ce qu'on lit dans le rapport présidentiel de 1903 : «*Il y a des collègues ayant dépassé la cinquantaine, ayant encore bonnes jambes et bonnes dents, qui partent chaque jeudi, endossant la vareuse et chaussant les gros souliers, et s'en vont loin de la ville humer l'air des hauteurs, ou parcourir les collines et les bois tout en devisant et en admirant notre beau pays. Ils forment ainsi des amitiés solides qui, sans ces courses, se seraient toujours ignorées et de plus entretiennent en eux la vigueur et la santé, si souvent délabrées chez ceux qui se contentent de vieillir en reposant leurs muscles dans les cafés ou sur les bancs de nos promenades*». En 1903, le plus âgé des participants à ces escapades dépasse la septantaine. L'année suivante, on compte cinq clubistes ayant atteint cet âge jugé vénérable. La section remet alors un bâton ouvragé à «*ces respectés collègues*».

*tains groupes de clubistes*». Finalement, elles auront tout de même droit à une séance de projections, mais à condition que les membres soient prévenus de vive voix, et non pas par convocation, afin d'éviter une trop grande affluence! Un certain nombre d'entre eux trouveront néanmoins inadmissible que des femmes soient admises au local! Et quand, la même année, le procès-verbal relate les festivités de la Fête centrale à Genève et l'excursion sur le lac, le rédacteur précise sans sourciller qu'une «*centaine de dames contribuent à orner*» le vapeur *Winkelried* de la flotte du Léman!

La question revient à l'ordre du jour en 1892, mais la tentative du président de recevoir les dames dans la Section est, dit le compte rendu, «*enfoncée sans pitié*». On veut rester entre hommes avec des arguments péremptoires comme celui qui veut qu'une femme ne pourrait pas se

soumettre à la discipline exigée par un chef de course.

Plusieurs fois nantie du dossier, l'Assemblée générale du C.A.S. finit par se résoudre à une décision. En 1907, après consultation des sections, une majorité se range à l'avis qu'il ne faudra plus à l'avenir accepter les femmes et que celles-ci ne doivent plus porter l'insigne du Club. Formellement, il n'était pas possible d'exclure celles qui étaient déjà membres, mais c'est bien ce qui est visé par cette mesure. On sait qu'un Club suisse des Femmes alpinistes verra le jour en

1918 avec une section à Genève. Mais il faudra attendre 1979 pour une fusion des deux organisations et l'acceptation de la mixité.

François et Anne-Marie Walter



En 1885 à la Mer de Glace.

© Copyright ALPINE C

## 11. La Section se met au ski

Dans les vallées des Alpes, les séjours et activités sportives d'hiver remontent au dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. À partir des années 1870, en effet, la saison froide et la neige ne rebutent plus touristes et alpinistes.

C'est d'abord la randonnée à pied en hiver qui a passionné de plus en plus d'adeptes. Les sections des clubs alpins en organisent chaque week-end : le plus souvent on s'efforce de gravir des cols en raquettes. Quant au ski, il est difficile de préciser à quel moment les premières lattes, venues de Norvège, se sont trouvées dans les Alpes. Probablement durant les années 1870, puisqu'on les présentait sur les stands scandinaves des expositions universelles, notamment à Paris en 1878. Des skis sont en tous les cas mentionnés à Arosa en 1883, quoique personne ne sache vraiment les utiliser dans le contexte des pentes alpines. L'histoire a retenu la date de janvier 1893 pour une première traversée d'un col culminant à 1548 m, entre Glaris et Schwytz. S'y sont mesurés des skieurs et un raquetteur, à l'avantage évident des premiers.

C'est à la suite de cette démonstration qu'à Genève, Georges Thudichum, membre de la Genevoise, prend contact avec les pionniers et se pro-

cure une paire de skis. Lors d'une causerie en 1895, il expose aux clubistes les caractéristiques du nouvel équipement. Les skis – on écrivait encore «skys» – sont très longs (près de 3 m) et lourds (5 kg); la fixation de cuir tient mal le pied. Ils sont conçus pour la randonnée en terrain accidenté mais pas vraiment pour la descente. On effectue la montée en zigzag ou en ciseaux et on descend en général en ligne droite, si possible dans la poudreuse ou la neige fondue car l'absence de carres sur les bords prive le ski de toute accroche. On manie un seul grand bâton à pointe sans rondelle (d'au moins 2 m de long) qui ne sert pas d'appui mais que l'on plante pour tourner en comptant sur la force des jambes. Thudichum est également l'auteur du premier article sur la question, paru dans *L'Écho des Alpes* en 1896: «Les skis norvégiens et nos montagnes».

L'année suivante, le même Georges Thudichum relate oralement en séance une course à la Dôle, qu'il a entreprise, dit-il, «sous les regards narquois de la population indigène». Plus tard, un autre pionnier se souviendra que les paysans lançaient leurs chiens aux trousses des skieurs «sous prétexte que l'on abîmait leurs champs». En 1898, une «partie de ski au Mont-Rose» est le premier récit de course dans *L'Écho*. La même année, s'y publie un encart publicitaire pour une manufacture de skis à Glaris.

Dans notre Section, un groupe de skieurs est formé en 1903. Il constitue le plus ancien groupement de Genève consacré à ce sport. Par leur proximité, ce sont les pentes du Jura qui servent de terrain d'exercice. On lit dans le rapport présidentiel pour 1903 que le groupe a loué «près de Saint-Cergue, un beau chalet [celui du Vuarne] qui lui sert de quartier général et lui facilite grandement ses ébats pittoresques sur de merveilleux tapis de neige», au point que les adeptes des lattes ne demanderaient qu'une seule chose, «le prolongement de la mauvaise saison»! Présidée par le docteur Léon Weber-Bauler, cette nouvelle sous-section compte déjà 70 membres en 1905.

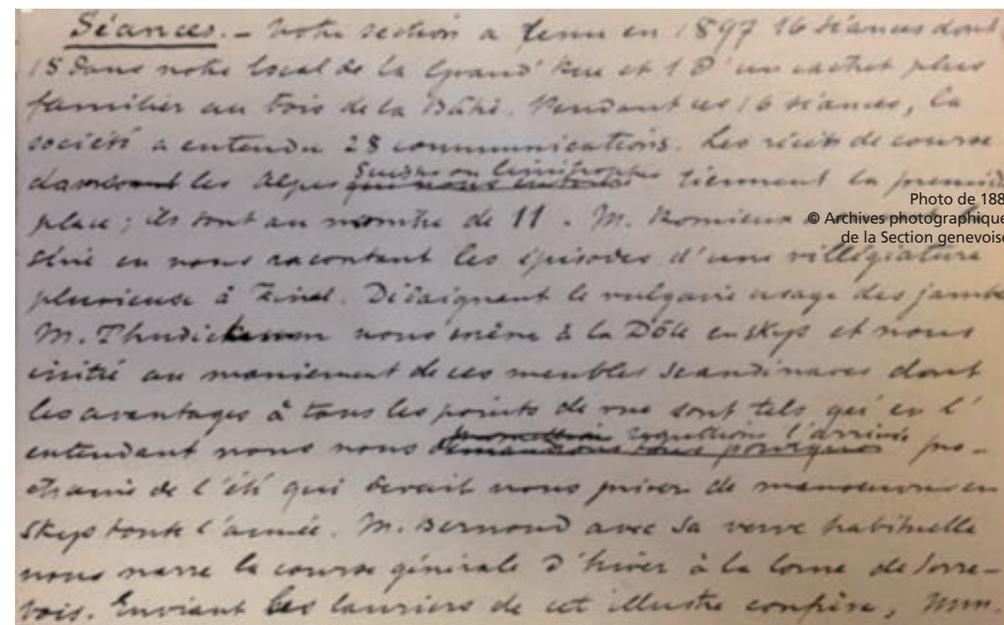
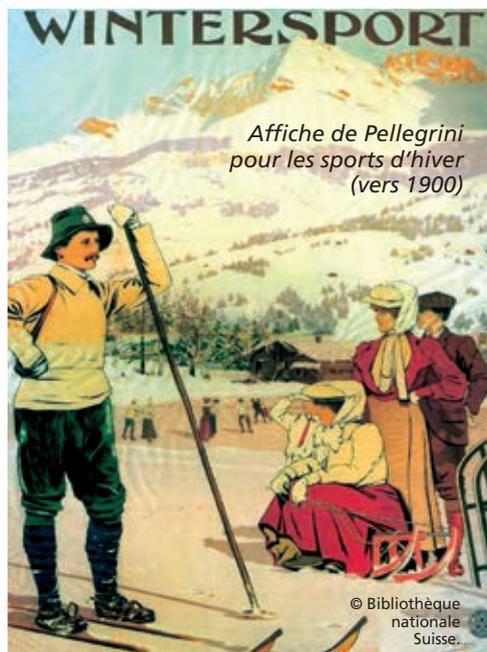
Elle doit son essor à un Norvégien, Ole Houm, ingénieur aux Ateliers de Sécheron, qualifié de skieur «élégant». À son actif, le groupe a l'ascension du Col du Midi (3563 m) en 1904. Cependant, la première à skis du Mont-Blanc est réalisée en février 1904 par un alpiniste allemand et ses guides suisses.

Outre le raccourcissement des lattes, l'un des perfectionnements majeurs est la fixation, bientôt pourvue d'un étrier de métal et de lanières suffisamment rigides pour faciliter la conduite. À Genève comme ailleurs, l'expérience acquise par les sections du C.A.S. contribue à ce type d'amélioration. Ainsi, Houm et Weber ont mis au point leur propre fixation. Comme les vis soumises à forte traction tiennent mal dans le bois, il faut toujours emporter avec soi des vis de différents calibres pour constamment réajuster le support en tôle. Assez rapidement aussi, l'usage de deux

bâtons courts s'avère plus efficace et plus aisé. On suggère diverses techniques pour freiner et tourner avant que ne se généralise le *stemmkristiana* qui combine l'héritage technique norvégien et l'adaptation aux pentes alpines.

Dans son rapport pour 1909, le président Henry Correvon constate que le ski a «complètement transformé l'alpinisme». Une telle évolution ne pouvait pas être prévue, estime-t-il, au point qu'on «va presque plus à la montagne en hiver qu'en été». Pour Correvon, «le ski n'est pas qu'un sport, c'est un admirable moyen de visiter et de cultiver l'Alpe». À ce moment, les membres qui le pratiquent réclament une cabane afin de pouvoir y coucher le samedi soir. Pour des raisons qui échappent à la documentation, mais peut-être liées à la difficulté d'accéder aux domaines skiables – avant tout le Jura où le chemin de fer de Nyon à Saint-Cergue sera ouvert en 1916 seulement –, la Section des skieurs est dissoute en 1910. Elle redémarre en 1919 et se transformera ensuite en groupe «Alpinisme hivernal» pour se distinguer des clubs voués à la compétition dans ce qu'on appelle désormais un «sport de glisse».

François et Anne-Marie Walter



Le rapport présidentiel de 1897 rapporte une course «en skys» à la Dôle

(Archives de la Section)

On chantait beaucoup à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Les séances commencent généralement par un couplet patriotico-montagnard. Selon les saisons, la Chorale de la Section (créée en 1884) organise les soirées 'châtaignes et vin nouveau', 'choucroute', ou 'perchettes'. Vers 1900, des compositeurs connus (Joseph Lauber, Émile Jaques-Dalcroze) sont sollicités pour composer des œuvres imprégnées «*du parfum et de la poésie des sommets*». Le groupe de chant gère aussi les séances de projections. Difficile pour le lecteur actuel de saisir l'engouement que pouvaient susciter des images fixes en noir et blanc, sur un écran de 7 mètres de long, visibles grâce à une puissante lanterne au gaz oxyhydrique. Le succès de ces soirées ouvertes aux non membres est stupéfiant. Les programmes

### L'Exposition nationale de Genève en 1896



Le pavillon du C.A.S. à l'exposition nationale de Genève (1896)

comportent invariablement des images de montagne rapportées par les membres durant la belle saison. Des orateurs déclinent les informations utiles et la Chorale assure les intermèdes sonores adaptés. Le *Ranz de vaches* avec des clochettes est un grand classique et le public manifeste bruyamment sa satisfaction. Comme les séances doivent couvrir les frais, le local trop petit oblige à louer la grande salle de la Réformation (environ 2000 places) ou le Victoria Hall ! Les fêtes entretiennent la convivialité. On ne manque à aucun prix le banquet annuel dans un grand hôtel de la place. Pour le repas de l'Escalade au local (limité à 100 convives), l'organisateur compte une bouteille de vin par tête. Les fêtes centrales et assemblées générales du C.A.S. ser-

vent de prétexte à des libations extraordinaires. C'est le cas à deux reprises, en 1869 et 1879.

Parmi les grands moments festifs des débuts, la fête de la Bella-Tola à fin juillet 1866 a marqué la mémoire. Un clubiste des premières heures, Ernest Griollet, propriétaire à Saint-Luc, avait invité «*Messieurs ses collègues*» à un «*banquet champêtre à la mode du Valais*». Passons sur les difficultés du déplacement: en bateau jusqu'au Bouveret, en train vers Sion, suivi d'un trajet en

berline à cheval jusqu'à Sierre et la montée à pied, un périple de 17 heures pour atteindre Saint-Luc ! On vide force channes de blanc, on s'abreuve de discours patriotiques et on s'attaque à la Bella-Tola. Une centaine d'invités de toute la Suisse chemine sur le sentier en une longue file; à l'arrivée, vin blanc et eau de vie à discrétion; on monte sur les tables pour chanter l'hymne national, le *Ranz-des-vaches* et le *Cé qu'è lainô* alors que le vent et la neige commencent à troubler la fête. Repli sur Saint-Luc pour le banquet où sont servis de la marmotte et du blaireau. Le vin coule à flot mais notre prudent chroniqueur genevois ne trouve pas un verre d'eau ! Quelle ambiance et quoi de plus adéquat que ce belvédère, conclut le récit de *L'Écho des Alpes* «*pour se jurer de*

## 12. La Section se met en scène

*s'aimer, de s'entraider, sans distinction de classe sociale, de canton, de langue ou de confession*».

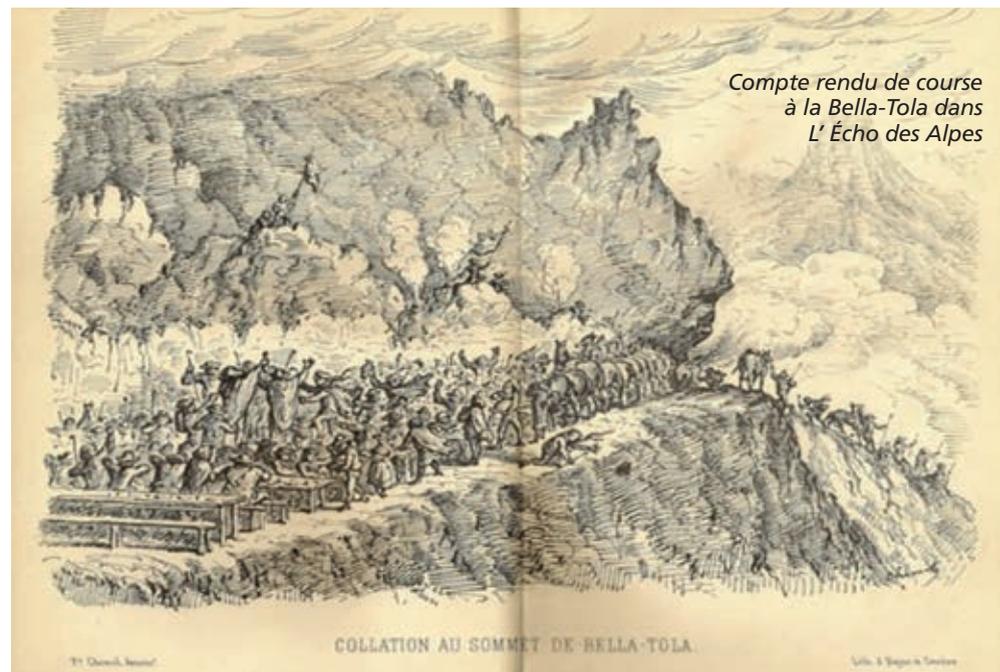
L'ambiance se révèle tout autre lors des festivités du 50<sup>e</sup> anniversaire de la Section, car le contexte de la Grande Guerre porte à la gravité. Plus que jamais la pratique de la montagne semble ordonnée par la nécessité de «*fournir à notre patrie des hommes forts par leurs muscles et par leurs convictions*», pour reprendre une formule utilisée dans un rapport présidentiel. Les propos tenus devant 275 clubistes lors de la séance solennelle du 20 février 1915 méritent d'être cités. «*Les jours belliqueux que nous traversons nous rappellent que, par la diffusion de l'alpinisme, nous avons augmenté la valeur défensive de nos forteresses naturelles*», estime le président Joseph Eggermann, en insistant sur «*l'identification du vrai Suisse au vrai montagnard, de la montagne à*

*la patrie*». On acclame les trois membres entrés en 1865 dans la Section encore présents à la séance. L'un d'entre eux, âgé de 76 ans, s'exclame: «*Cette fête va au Club, à l'idée, à la montagne, à la patrie, et sa portée dépasse les têtes de nos vieux débris* ! Quand minuit sonne et que passe le demi-siècle de la Section, tous se lèvent pour chanter le *Cantique suisse*.

François et Anne-Marie Walter

### Le bénévolat

Des propos à méditer dans le rapport du président pour 1911: «*Ce sont toujours les mêmes qui travaillent. Chez nous, 1000 profitent en silence et 50 se démènent. Je m'en rends bien compte, car moi-même j'ai passé très inopinément des 1000 tranquilles aux 50 agités et je me demande s'il n'y aurait pas justice et avantage à laisser plus de calme aux uns et moins aux autres. Il y a chez les 1000 profitards beaucoup de talents trop modestes qui restent ignorés et, certainement aussi, bien des bonnes volontés qui n'attendent que d'être réquisitionnées.*»



Compte rendu de course à la Bella-Tola dans *L'Écho des Alpes*

COLLATION AU SOMMET DE BELLA-TOLA.